

Robert CAMILLERI

TAMARA MON
ENFANT MON
EAU VIVE

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 978-2-9560801-3-8

© Robert CAMILLERI, 2024

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

INTRODUCTION

L'enfance, temps éphémère et limité de la vie, se présente entre la naissance et l'adolescence comme une transition majeure, tant sur le plan de l'évolution physique que sur l'effet dynamique produit au niveau du développement de l'esprit. Ceci venant fortement, imprégner l'individu, voire même graver son subconscient. Ce dernier pouvant marquer l'être de façon profonde, parfois déterminante dans sa vie future d'adulte ; soit en positif ; ou bien en négatif, au point que le ou les parents, père, mère, etc. pourraient en être affectés au point de se considérer comme étant responsables de n'avoir pas bien su gérer ces temps précieux alors qu'il en était encore temps.

Précieux ; car il existe un point fondamental dans la relation parent-enfant, celui du juste équilibre, entre le « prendre » et le « donner », qu'il faille bien avoir compris ou l'étudier. Respecter aussi de bons principes fondamentaux, moraux, de comportements et d'actions qui vont pouvoir aider et contribuer à construire, correctement, le monde particulier et complexe de l'enfant, reste indispensable. Ces fondements-là lui apporteront, de façons différentes, pour chaque sujet, les divers éléments constitutifs, nécessaires et suffisants qui, en général, lui permettront de devenir un être équilibré, porteur de bonnes valeurs et de vertus ; à pouvoir plus tard, et en temps utiles, transmettre à son tour.

Pour une femme, concevoir et, pour chaque élément du couple, désirer ou attendre un enfant restent autant de cas et

de situations spécifiques, de gestions diverses, d'adaptations, au quotidien. Vis-à-vis de l'enfant ; au regard et en rapport avec leurs propres contingences morales, physiques, psychologiques et sociétales, les parents ont un rôle fondamental à jouer dans l'éducation.

Lorsqu'il n'y a pas de possibilité pour une femme à mettre au monde son propre enfant, nombre d'entre elles ou bien des couples projettent alors d'adopter un enfant. La nature humaine est ainsi préprogrammée pour désirer pérenniser l'espèce et dispenser une transmission consciente, et en partie inconsciente, à l'enfant qui, lui aussi, de par sa propre nature, nécessite tout naturellement, au niveau de ses propres exigences parentales, d'obtenir ce dont il a réellement besoin pour être correctement construit. Dans cette période transitoire de sa vie, il pourra alors ainsi être amené à bénéficier de ce qui peut lui être dispensé de fondamental, voire d'indispensable ; ceci se devant être au préalable décrypté et appréhendé pour être bien appliqué soit par un parent, ou par ses parents ; qu'ils soient biologiques ou adoptifs ; cela étant, pour le bien-être de l'enfant, primordial.

Bon équilibre et valeurs indispensables qui sont acquis par l'enfant, grâce à une bonne éducation parentale, installent en général et réciproquement, entre parents et enfants, une très bonne entente et harmonie. Bien que ces tendances-là varient, plus ou moins, d'un individu à l'autre, la réussite dans l'éducation tient très souvent aux efforts fournis par le ou par les parents soucieux de transmettre une éducation de bonne qualité. Celle-ci, se devant d'être bien adaptée aux capacités de l'enfant, afin qu'il l'assimile et, l'intègre correctement.

Adultes, nos situations particulières, carences humaines et autres imperfections nous laissent, naturellement et inévitablement, des vides. Cela nous contraint à devoir bien faire nos choix de vie. Notamment ceux-là qui sont en mesure de nous construire comme il se doit et nous garantissent qu'aussi nous suivons la bonne voie ; cela de façon pérenne, pour être, de la sorte, en mesure de la transmettre efficacement.

Reprenant nombre de ces sujets d'importance, ce roman-là, ayant pour personnage principal Valentina Der-cors (née De Forge), trame, judicieusement, dans son scénario : fictif et réel. Il s'appuie également sur de nombreuses références de bases, réalistes et authentiques, d'ordre : sociologiques, historiques, théologiques et de méthodes utilisées en thérapies psychanalytiques.

CHAPITRE I

Pour ce très bel après-midi ensoleillé de juillet, la mer bleue qui bordait les très belles et longues plages sablonneuses du littoral d'Argelès-sur-Mer scintillait de milliers d'éclats. La lourdeur de la chaleur qui pesait parfois sur le littoral de cette magnifique région des Pyrénées-Orientales et qui s'imposait aujourd'hui, ne semblait nullement décevoir la grande quantité de gens qui venaient tout spécialement de leur plein gré sur ces plages dorées en été et, aussi bien ce week-end pour profiter pleinement des très nombreux loisirs balnéaires qu'offrait généreusement le site.

En front de mer, cette charmante plage de sable aux eaux claires de sept kilomètres de long côtoyait un grand port et de magnifiques criques avoisinantes. Elle était à la fois bordée d'un bois de pins de douze hectares et d'une très agréable promenade de trois kilomètres, aux larges allées faites pour la marche, vélos, rollers. Elle était agrémentée de très belles pelouses très bien entretenues, plantée de nombreuses espèces d'arbres et de végétations méditerranéennes dont des palmiers, des lauriers roses en fleurs. Été comme hiver, ce fleuron de bord de mer privilégiait de très agréables promenades, parallèles à la magnifique plage d'Argelès-sur-Mer. Située aux portes de la Catalogne, dans le Languedoc Roussillon, entre mer et montagne, à seulement quelques minutes de la frontière espagnole. L'odeur généreuse de l'iode, du parfum des pins et le chant des cigales, aujourd'hui se répandaient donnant à tout cet espace une chaleureuse note d'exotisme supplémentaire à la localité. L'animation présente, et très active en cette journée, à la

fois de par l'importance, assez exceptionnelle, du nombre de gens de toutes catégories d'âge et, de surcroît par les pratiques très variées d'activités balnéaires installait une bonne ambiance chaude, vivante, joyeuse, fringante, allègre et presque folklorique. Ce pittoresque village se trouvait tout à proximité de Perpignan, à seulement une vingtaine de kilomètres. Le ciel bleu et très pur, plus uni et plus clair que la couleur de la mer, épousait, tout en douceur, les formes harmonieuses du paysage marin, délimitant les beaux contours des montagnes avoisinantes, qui renforçaient la beauté naturelle du panorama.

Attablée depuis cinq minutes devant un café qu'elle s'était elle-même servi sur la terrasse de son somptueux appartement, Valentina ; un large chapeau de paille incliné sur la tête regardait la mer immense avec admiration du haut du dernier étage de son luxueux appartement. De son beau stylo à encre, à plume d'or, elle écrivait, rapidement, d'une écriture fluide et racée, un long texte préparatif d'un sujet journalistique qu'elle reprenait et qu'elle devait terminer pour le présenter à la rédaction après-demain. Dans le séjour, les bons amplificateurs d'une chaîne hi-fi émettaient distinctement, jusqu'à la terrasse, à partir d'une compilation sur CD, de très nombreuses chansons passées récemment à l'eurovision. Elle les écoutait tout en se concentrant sur la progression de son travail. Bien à l'aise dans sa robe, ample et très longue, en soie et coton, aux tons pastel, discrètement fleurie ; elle portait sur son plastron de dentelle un joli collier à double rangée, fait de vraies perles. Dans cet accoutrement, son teint légèrement hâlé contrastant sur ses grands yeux bleu clair donnait à sa physionomie générale une allure romantique et printanière. Elle s'arrêtait d'écrire

de temps à autre en jetant un regard sur le paysage, sur la mer, admirative et confiante elle posait parfois longuement sur l'horizon ses réflexions et ses rêveries qu'elle laissait vagabonder. Comme si ce panorama ouvert qu'elle affectionnait et qu'elle connaissait si bien était bien là, pour elle, toujours en mesure de bien l'inspirer, de lui apporter de façon régulière et nouvelle la quiétude et la sérénité régénératrice dont elle avait tant besoin pour progresser et qu'elle avait parfois si peur de perdre tout à coup. D'une part, l'amour sincère de son métier, sa sensibilité et son sérieux la motivaient dynamiquement à travailler plus pour exceller dans l'exercice de sa profession ; ce qui avait fait depuis longtemps sa très bonne réputation dans l'entreprise du journal à grand tirage pour lequel elle travaillait, depuis plus de huit ans. Paradoxalement, toutefois logiquement, elle éprouvait, d'autre part, un fort sentiment, difficile à se l'expliquer, naissant de façon subtile à partir de la conscience toute particulière qu'elle se faisait de ce jour où l'activité intense de loisirs balnéaires, des joies familiales et enfantines qui se vivaient au présent intensément et tout près d'elle, battait son plein. Tout cela lui faisait un certain contraste mental en référence à sa solitude qu'elle connaissait depuis fort longtemps certes, mais qu'elle avait su intelligemment contenir, gérer et jusqu'alors transformer en avantage. La conscience subite de toutes ces joies et de ces bonheurs qui pouvaient exister au monde l'envahissait. Elle les aimait et les affectionnait profondément, tout comme cette chaleur intense qui se mêlait aux riches couleurs de ce beau et gracieux paysage ; ces enivrantes odeurs d'embruns salés, mêlés aux fragrances vivifiantes de pins, qu'elle avait plaisir à respirer ; ces musiques, qui à fortiori enrichissaient

ses sentiments de plaisirs qui faisaient un pont direct sur sa lucide conscience du bonheur présent. Elle déposa son stylo, porta ses regards sur le sable doré de la plage et se plut ensuite à s'attarder sur les gens qui s'y trouvaient, sur les enfants qui se baignaient, ceux qui jouaient seuls ou bien en compagnie ; certains avec le sable, d'autres au volley-ball, avec des bouées, des embarcations pneumatiques. Elle sourit en s'attentionnant sur tout cela et plus particulièrement en remarquant, avec patience, les réactions diverses de tous petits enfants dont les parents prenaient de grandes précautions afin de leur faire connaître, pour les toutes premières fois, les joies des trempettes et des bains de mer.

Cet étrange sentiment qui grandissait en elle, lors de ses contemplations, la porta à réfléchir profondément, puis ses idées la transposèrent soudain dans le temps passé de sa propre petite enfance ; elle revoyait la petite fille qu'elle avait été, se trouvant en compagnie de ses parents, avec qui il lui arrivait occasionnellement de jouer, de sortir, de se promener, de voyager. Son esprit vagabondait librement dans des pans divers de son enfance, elle revoyait de façon imagée quelques petites scènes qui l'avaient le plus marquée, dont celles aussi qui lui restaient attachantes par le plaisir qu'elle en avait eu à les vivre. Elle revoyait l'image de ses parents auxquels elle s'était tellement attachée et qui l'avaient malheureusement quittée prématurément sur le chemin de la vie. Elle se revoyait avec eux, à huit ans jouer à la neige, chaudement vêtue, portant gants et cagoule et faire un bonhomme de neige. Le froid piquant lui donnait de belles joues roses qu'elle avait pu revoir sur les photos de l'album de famille. Elle se rappela les moments inoubliables lorsque son père l'avait amenée devant un père Noël d'un

grand magasin afin qu'elle lui demande les cadeaux qu'elle souhaitait recevoir. Son imagination la transporta au temps d'une sortie champêtre alors qu'elle avait l'âge de dix ans et elle se souvint vaguement des commentaires que son père lui faisait lors de leur ballade pour lui apprendre le nom de plantes, de fleurs, d'arbres, de certains animaux ; elle revoyait le magnifique bouquet multicolore et parfumé qu'elle avait pu confectionner et que sa mère avait pris soin de mettre en vase sur un très beau napperon de dentelle, après lui avoir servi un copieux goûter avec un grand bol de chocolat au lait fumant et lui avoir fait une douce bise sur le front. Son esprit redevint tout à coup lucide et s'éveillant de nouveau à la réalité, elle fit le rapprochement des visions de ses chers souvenirs avec sa tasse de café qui se trouvait devant elle. Mais pourquoi ces rêveries soudaines, impromptues et nostalgiques lui avaient-elles fait à la fois une immense joie et à la fois une si grande peine ? Se demanda-t-elle, très consciente ; éprouvant soudainement le sentiment qu'elle avait perdu des êtres très chers : ses parents. Son enfance s'était éclipsée, bien évidemment, mais quelque chose de tout particulièrement étrange tout au fond de son âme de femme lui évoquait aussi, de manière inexplicable, un très fort sentiment maternel nourri au profond de son cœur et qu'elle ressentit soudainement jusqu'aux fibres de son corps, comme nécessaire à devoir et à pouvoir s'exprimer ; se réaliser. Paradoxalement, elle percevait tout autant intensément un grand vide intérieur, comme une angoisse présente et évanescence liée à une envie rationnelle et logique, de combler un manque, celui de pouvoir entrer à nouveau dans un domaine de la vie qui ne s'offrait plus à elle ; celui qui ressemblerait au spectacle vivant et attrayant

qu'elle avait en face d'elle et qu'elle regardait à nouveau avec encore bien plus d'attachement ; avec ce désir intense et marquant, de pouvoir à son tour prodiguer de l'amour maternel. Elle comprenait très clairement que ce changement psychologique qui s'était à présent installé dans sa mémoire rationnelle et en elle faisait, à partir de ces réminiscences, un pont de retour dans les profondeurs de son subconscient qui ne pourrait pas la quitter de sitôt. Mais elle ne pouvait encore en imaginer quelle opportunité il y aurait à cela ni deviner quelles proportions prendrait ce sujet dans sa vie pratique ni quelles conséquences, mauvaises ou bonnes, découleraient de cette toute nouvelle et soudaine prise de conscience. Légèrement, mais très sensiblement perturbée par cette triade de perceptions fusionnelles, elle se leva machinalement pour arrêter la musique qui lui créait de manière circonstancielle une contrainte émotionnelle supplémentaire, qu'elle ne pouvait sur l'heure résoudre. Cette trilogie associant images, rêverie et dépendance mentale demeurant, pour elle, un point préoccupant, assez obscur et non encore résolu ; elle alimenta le besoin pressant de pouvoir bénéficier d'un certain silence prolongé, pour essayer de se concentrer de nouveau sur ses écrits qu'elle se fit un devoir de reprendre, jusqu'à en terminer diligemment l'article, avec la qualité qu'elle en avait auparavant exigée. Elle passa une bonne partie du reste de son après-midi sur son ordinateur, elle poursuivit ses occupations par du ménage, associé à quelques maniaqueries ; elle s'affairait dans son appartement pour gagner du temps afin de préparer correctement le dîner du soir. Après un rapide passage à la salle de bain pour une douche rafraîchissante et, quelques maquillages assez estompés et naturels, elle agrémenta sa tenue,

devant un long miroir sur pied, par un très léger foulard de soie ; puis, elle sortit se promener à pied avant l'arrivée de son cher mari. Elle devait s'aérer avant de reprendre le lendemain sa semaine de travail. Elle avait à présent besoin de ce contact distrayant et fusionnel avec le paysage, le voulant encore plus proche, plus perceptible, enchanteur. Elle désirait à la fois faire le vide en elle ; puis, s'imprégner de cette foule désinvolte, distrayante ; se fondre dans la simplicité de la vie, dans ce qu'elle pouvait avoir et représenter de naturelle, de spontané et d'humain. Se recharger d'un tout nouvel esprit libre, passionné ; s'inspirer des forces positives du présent, réveiller son for intérieur de toutes les richesses positives de ces scènes diverses et particulières qui s'offraient à son regard. Pour d'autres, ceci ne fut qu'un simple décor sans plus d'intérêt qu'un simple divertissement superficiel et somme toute banal. Au-dehors, elle percevait cette nouvelle chaleur plus douce que lorsqu'elle était attablée à sa terrasse. Le ton plus orangé du soleil qui s'était rapproché de la ligne d'horizon l'apaisait et lui rendait dès lors les reflets de l'eau plus ondulés, étendus et moins crus. Dépassant l'allée de promenade elle se trouva face à la mer et s'engagea sur sa gauche, en longeant pendant une bonne demi-heure cette plage idyllique. Tout en avançant d'un pas régulier, sa tenue à la fois ample et pudique, sa démarche distinguée la plaçait dans cet environnement comme une personne appartenant aux classes plutôt romantiques et à la fois bourgeoises. C'est vrai qu'adolescente elle préférait de loin l'équitation aux bains de mer. La culture, aux excès de loisirs. Cela faisait déjà quelques longues années après son mariage avec Alexandre qu'elle avait arrêté de profiter des bains de mer ; qu'elle était devenue plus introvertie. Il y

avait dans sa psychologie présente quelque chose qu'elle-même essayait de capter, d'analyser, d'évaluer, de mieux comprendre dans ces inopinés changements spirituels survenus ; en rapport avec la joie de vivre qu'elle avait toujours nourrie naturellement au fond d'elle-même ; de l'amour invétéré de la vie qui l'avait jusqu'alors animée. Elle trouvait pourtant bien réussi son investissement régulier dans sa vie sociale ; dans le monde du travail. Mais, il lui semblait fortement qu'à la fois une maturité évolutive et insolite s'était à présent installée en elle avec tout le poids de sa valeur positive et, qu'en contrepartie une suite de sentiments intérieurs et inhabituels provoquaient, en son for intérieur, des transformations rapides, successives et bien perceptibles qui, tout à coup la différenciaient psychologiquement et, toujours un peu plus, du monde extérieur, de la manière de vivre de la majorité des humains de ce siècle. Cette maturité, était-elle soudain devenue débordante, trop importante ? Ne s'était-elle pas alors approprié, à l'absolu, de façon abusive, de l'essence même de son âme ? Serait-ce plutôt une simple écorce toute malléable et fragile, entourant celle-ci ? Ou bien était-elle devenue à brûle-pourpoint une force rigide, irréversible et tout aussi progressiste sur elle-même ayant déjà changé de façon déterminante et définitive le cours même de son destin ? Ces symptômes émanant de sa nouvelle conscience d'aujourd'hui, étaient-ils dus à un simple surmenage physique passager ? Les investissements actifs dans son travail de journaliste étaient-ils trop surabondants et devenus excessifs au point de la fragiliser ? Une surcharge mentale due en ce sens au don de soi effréné, avait-il eu pour conséquence un dépassement de ses propres capacités de maîtrise de soi, provoquant des souvenirs résurgents inopportuns, des

fantasmes inexplicables et gênants ? Ces derniers n'étaient-ils pas en définitive de subtils subterfuges mentaux pour mieux enfouir et cacher les véritables raisons encore inconnues au plus profond de son subconscient ? Elle se posa calmement toutes ces questions à profusion, une après l'autre, tout en avançant, déambulant avec plaisirs sur l'asphalte encore chaud, alors que le soleil avait déjà plongé presque la moitié de sa sphère sous la ligne d'horizon. Beaucoup de gens avaient quitté la plage, Valentina s'engagea sur les marches d'un escalier, ôta ses chaussures qu'elle tint en main, puis descendit les escaliers et traversa la largeur de l'étendue de la plage, puis, se plaça à une petite distance du sable mouillé par les allées et venues des faibles vagues. Elle se sentit comme relâchée et apaisée en regardant l'eau claire et peu écumeuse qui faisait un va-et-vient incessant en émettant un léger bruit relaxant, tout en lissant le léger plan incliné du sable. En s'avançant plus en avant et en entrant ses pieds blancs dans l'eau, il lui semblait que les limites indéfinies de la mer profonde et immense étaient à la fois un lien paradoxal avec elle et l'infiniment grand, mais, que le mariage des grains de sable mélangés avec l'eau du bord qui lui caressaient ici les pieds, était là pour l'associer à la nature tout entière qui pouvait se contracter, réduire sa puissance, être tout aussi bien rassurante pour lui donner la forte sensation présente que celle-ci n'était là et n'avait été faite que pour elle ! Surprise, elle sursauta en recevant quelques petites éclaboussures d'un ballon léger qui finit sa lancée en hauteur et sa course en tombant dans l'eau, à quelques dizaines de centimètres d'elle. En se tournant vivement, elle vit arriver un tout jeune enfant qui vint le récupérer en lui faisant un large sourire, joyeux qu'il était

que ce jouet ne fût pas allé plus au large. En le regardant, elle perçut son côté puéril, son petit air surpris et un petit peu penaud en constatant le sourire que lui rendait Valentina en le regardant, attendrie. Le beau voilier moderne qui, plus au large, longeait à bonne allure cette belle côte, naviguait légèrement penché par la poussée qu'exerçait le vent directionnel sur l'importante surface des voiles toutes déployées sur ses hauts quatre mats. Un vendeur ambulancier de plages terminait bientôt sa journée de travail, avançant encore, tout en traînant ses pieds sur le sable chaud et criant répétitivement « chouchous », « pralines ». Il était extrêmement bronzé, très frêle ; son bras tenant son large panier sur la tête, son tricot blanc imprimé faisait contraste avec sa couleur hâlée. On pouvait voir que les muscles de ses jambes, certainement sollicités par les efforts de ses marches régulières, étaient bien comparables à celles d'un sportif. Valentina lui fit signe et lui acheta un paquet de ces friandises. Les parfums de vanille et de caramel étaient forts quand il approcha. Il déposa près d'elle son grand panier sur le sable, pour la servir et lui rendre la monnaie. Il repartit allègrement, tout en criant de nouveau : « chouchous », « pralines » et ; c'est sur ces notes positives qu'elle s'en retourna, bien régénérée, et satisfaite, jusqu'à chez elle. Elle était à peine rentrée à la maison que la sonnette retentit. C'était Alexandre son mari, en l'apercevant sur le pas de la porte elle fut ravie de le voir souriant, bien habillé dans sa tenue sport au ton marron. Sa physionomie générale et son expression donnaient l'impression qu'il était bien plus jeune que ses vingt-huit ans. Il entra avec un « bonsoir Valentina », qui trahissait quelque peu sa lassitude.

— Le chantier m'accapare plus que je ne l'imaginai ! Quelques soucis de timing dans la réalisation de chantiers. Les ouvriers semblent eux aussi alourdis par la chaleur ; le matériel a parfois aussi quelques aléas de livraisons. Bref, sinon pas de problèmes majeurs pour la réalisation générale des édifices. Un des plus cossus de ma carrière m'accapare énormément. Et toi ma chérie, tout va comme il faut ? demanda-t-il, en s'asseyant confortablement sur la large banquette de cuir crème.

— On peut dire que ça va, oui chéri. Mon travail aussi m'absorbe pas mal ces jours-ci. Mais, bon, je m'en sors quand même !

Il se leva allumer le téléviseur, prit la télécommande qu'il déposa sur la table basse du salon ; puis, reprit sa mallette et alla la déposer près de sa table d'architecte conçue pour du dessin industriel. Une feuille en papier calque sur laquelle figurait un plan était retenue de chaque côté du large plan incliné de cette table. À quelques deux mètres de celle-ci, se trouvait son bureau en arc de cercle sur lequel était installé son ordinateur. Derrière celui-ci, un large et très confortable fauteuil de bureau, de cuir marron, s'harmonisait parfaitement avec le reste du mobilier et avec la tapisserie de la pièce au ton ocre clair. Il alluma la lampe sur pied de style design ; puis, il regarda les enveloppes de son courrier d'aujourd'hui que Valentina avait eu la prévenance de bien ranger sur son porte-lettres. Il les tria et les déposa devant son clavier, en deux petites piles distinctes. Il passa ensuite un petit moment à la douche et sortit en peignoir et pantoufles. Il flaira la bonne odeur du repas que Valentina réchauffait en y portant son attention et il la vit

sortir de la cuisine, une petite soupière tenue en mains qu'elle déposa bien délicatement au centre de la belle table qu'elle avait soigneusement dressée. À côté se trouvait une poissonnière en argent près de laquelle se trouvait un saladier qu'elle avait récemment ajouté pour compléter la table. Elle baissa l'intensité de la lumière de la pièce en tournant la molette d'un interrupteur réglable puis alluma les deux belles chandelles dorées qui étaient de part et d'autre de leurs places assises et qui se faisaient face. Sur la belle nappe aux motifs champêtres et aux couleurs chaudes d'automne, il y avait des dessous-de-plat rectangulaires sur lesquels reposaient les belles assiettes de porcelaine, aux motifs marins bleutés sur fond blanc. Les couverts étaient d'argent et les couteaux avaient été délicatement déposés sur des repose-couverts stylisés, en laiton argenté. Valentina servit précautionneusement la salade en entrée, après l'avoir remuée délicatement. Le pain était prédécoupé en tranches fines dans une panier de bois et, ces retrouvailles furent, à l'instar de chaque soir, un plaisir de se retrouver le soir devant le dîner qui était pour eux un instant privilégié et, c'était la coutume de Valentina d'en faire un repas aux chandelles. Cela remontait à sa petite enfance, car Valentina avait été éduquée par une gouvernante, Luce femme de Léon Lagarde. Celle-ci avait été employée à plein temps par ses parents qui avaient été, hélas pour elle, peu disponibles ; vu leurs a priori et activités professionnelles extrêmement prenantes. Cette femme avait été pour elle beaucoup plus qu'une simple domestique, elle avait remplacé, pour ainsi dire, sa mère Séléna depuis qu'elle était bébé. Luce avait été la nourrice de Valentina à temps plein, son éducatrice et, avait pris le rôle d'une véritable bonne mère. Pour Valentina

ce lien affectif avec Luce lui avait été bien meilleur et plus profitable que les trop rares et brèves relations qu'elle avait pu avoir ou entretenir avec sa véritable mère qu'elle considérait, à juste titre, comme une femme somme toute assez dure, au caractère froid ; un être pour qui les sentiments affectifs à dispenser à un enfant étaient aussi superflus qu'inutiles, pour la simple raison qu'elle-même en avait été essentiellement privée de ses propres parents, et en avait gardé un profond traumatisme à vie. Les grands-parents maternels de Valentina, Lidia et Nicolas Trovskaya avaient été faits prisonniers pendant la dernière guerre et une voisine Élise, avait élevé Séléna, la mère de Valentina. Élise avait été, quant à elle, une très bonne voisine et une véritable amie des parents de Séléna ; elle avait sauvé, caché puis élevé la petite Séléna ; mais, avait pris à contrecœur le rôle d'une mère adoptive. Elle s'en était trouvée comme contrainte, par les circonstances qui ne lui laissèrent guère le choix, car, à l'époque, tout le reste des membres de la famille à la petite Séléna qui auparavant se trouvaient en Pologne fut et demeura injoignable et introuvable. Pendant la Deuxième Guerre mondiale, la Pologne qui avait été annexée par l'Allemagne avait connu durant la guerre de très importants dégâts matériels et de très importantes pertes humaines. Valentina repensait à nouveau à cette chère Luce, à ces chandelles qu'elle lui allumait le soir quand elle était petite et lui racontait ou lui lisait patiemment de longues histoires, jusqu'à ce qu'elle trouvât le sommeil. C'était dans son jeune âge la seule personne à laquelle elle s'était le plus fortement attachée et, les lumières de ces bougies de cire d'antan, encore présentes à sa conscience, elle les revoyait, les admirait dans sa profonde et claire vision de son esprit.

Tout en rêvassant, elle les superposait à celles qui présentes ce soir éclairaient la table, fondant leurs flammes imaginaires et vacillantes de jadis tout en fusionnant leurs images sur les présentes flammes des belles bougies qui, ce soir, étaient allumées, toutes proches d'elle, sur sa table. Elle n'avait eu ni de frère ni de sœur, et Alexandre qu'elle regardait maintenant lucidement en face ; ce soir représentait au monde celui dont elle avait toujours pensé qu'il pouvait toujours l'aider à dissiper toutes les conséquences indésirables de ses carences et absences parentales marquantes. Elle l'investissait de ce rôle superlatif, tout en sachant qu'il continuerait à lui donner et à lui apporter tout ce qu'elle attendait d'un mari, tout en pensant que personne au monde ne pourrait transformer ni véritablement chasser les mauvais souvenirs marquants et indélébiles de son passé. Ce qui lui importait au présent était de réussir leur futur, en faisant preuve de foi ; foi en ce que son couple pouvait satisfaire toutes ses ambitions raisonnables, pouvant être aussi porteur de solutions pour eux, chaque jour à venir, que de nourrir indéfiniment cet optimisme nécessaire, toute cette confiance et cet amour ; partagé très naturellement par Alexandre. Elle l'admirait et tout cela leur avait donné la stabilité qui leur semblait acquise ; avec la conviction que leur relation, véritable refuge dans la solidarité du mariage, pouvait leur garantir d'être et de rester à l'abri d'un vide affectif, et aussi de sortir vainqueur devant quelques difficultés que ce soit, voir même d'épreuves avec leurs lots de conséquences, même pénibles. Mais jusqu'alors, ils en avaient, fort heureusement, peu connu de vraiment très difficiles à vivre.

— Tu n'as pas faim ?

— Si, si, répondit-elle posément.

Elle termina rapidement sa salade, se leva et servit délicatement l'excellente bouillabaisse qui, au cours du repas, mérita de temps à autre des éloges de satisfaction de la part d'Alexandre.

— Je n'ai fait que suivre les précieux et bons conseils de ma belle-mère pour cette recette, dit-elle sur un ton de gêne empli de modestie. Je sais que tu en raffoles. J'avoue aussi que c'est goûteux, c'est, je pense, dû aux rascasses, au grondin que j'ai rajouté ; un peu de piment d'Espelette, du safran et pas mal de feuilles de laurier.

— C'est parfait. Où en es-tu sur le plan professionnel ?

— Des articles variés à réaliser, concernant pas mal de reportages en France, à l'étranger. Certains articles aussi sur des avancées en médecine, en sciences ; je suis un peu débordée je l'avoue.

— Idem, mon emploi du temps est aussi hyper chargé, je supervise fréquemment l'évolution du chantier, devant me rendre régulièrement sur place. Je dois fournir aux maîtres d'œuvre des indications et des précisions sur les nouvelles techniques de construction à employer, nécessaires aux bonnes réalisations. Je dois m'assurer aussi sur place que la réalisation de l'œuvre ne prendra pas de retard afin de bien respecter le contrat de livraison. Ces temps-ci justement le planning d'emploi du temps des ouvriers et l'effectif du personnel demandent pas mal de révisions et de modifications. Je bosse aussi sur d'autres projets, il semble que l'immobilier connaît dans la région un nouvel essor.

— C'est dans un sens une bonne nouvelle vu la crise

immobilière que traverse la France en général.

— Vu dans ce sens, oui, en effet.

Valentina une main sous le menton, gardant d'abord le silence, attendrie et admirative elle regardait Alexandre en lui arborant un léger sourire. Puis elle reprit le dialogue.

— « Le travail est la vie elle-même, et la vie est un continuel travail », Émile Zola. Quand j'avais passé mon master pro de Sciences-Po, j'ai illustré mon exposé en utilisant cette phrase célèbre.

— Victor Hugo avait dit : « La cloche dit : Prière ! Et l'enclume : Travail ! » Le temps pris pour soi est aussi une nécessité dont on ne pourrait se passer, pour ne pas devenir l'esclave du travail.

— À l'extrême, ce n'est pas non plus de cultiver le « moi » sans foi qui doit dominer en soi, au point de développer un agnosticisme invétéré. Car, quand bien même le fait de se passer de temps libre et de joies familiales ne justifie pas, non plus, la pratique d'une oisiveté que l'on pourrait s'accorder. Tu ne trouves pas questionna Valentina ?

— Si, si. Mais entre ce que l'on veut et ce que l'on peut ! répondit Alexandre sur un ton à la fois las et philosophe.

— Je viens, dit-elle. Elle amena les plats et les couverts à la cuisine. Pendant ce laps de temps, Alexandre s'intéressa à regarder les informations du soir, à la télévision. Valentina revint, fit le service des assiettes à dessert contenant de beaux sorbets colorés surmontés de deux gaufres. Avant de s'asseoir, elle ajouta des petites coupes à dessert dans lesquelles elle servit les chouchous achetés sur la plage.

— Il est vrai que t'avoir dit cela fait certainement référence à mes parents agnostiques ; au don d'eux même qu'ils ont fait dans leurs choix de vie en s'investissant totalement dans leur travail. J'aurais tant voulu vivre avec eux, auprès d'eux, me trouver dès l'enfance plongée dans le bonheur familial partagé naturellement avec eux. Ressentir le bonheur d'être aimé ; choyé par mes parents ; materné par ma propre mère lorsque cela m'était tant nécessaire. Je n'ai pas eu, hélas, cette chance à laquelle la majorité des enfants ont droit.

Elle avoua tout cela avec une certaine rancœur et Alexandre perçut bien aussi, en elle, une certaine peine et tristesse. Il se fit un devoir de dédramatiser.

— Tu m'as tant parlé du bonheur maternel que te procurait la bonne Luce à tel point que je n'ai jamais douté qu'elle avait pour toi, et de loin, remplacé la meilleure des mères. Par contre, j'ai du mal à constater qu'au troisième millénaire il y a encore des populations de pays sous-développés qui souffrent tant de la faim, de maladies ; et autant d'images que j'ai vues tout à l'heure à la télévision m'incitent à penser que nous avons en nous une forme d'insensibilité capable de limiter grandement nos perceptions de ce que représente réellement la souffrance ; à tel point que ce sujet revient régulièrement sur les chaînes d'informations sans pour autant être efficacement traité avec son lot de mortalité importante qui touche tout particulièrement les enfants, encore plus vulnérables.

— Je dois reconnaître que lorsque j'ai affaire à ces sujets pour en faire des articles journalistiques on a l'impression

d'avoir affaire à un fléau irréversible et d'être impuissant devant cette cruelle fatalité.

— Je ne sais vraiment si l'humain pourra un jour se targuer de pouvoir trouver des solutions à tous les problèmes majeurs de la planète ; mais des plans à long terme me paraissent toutefois nécessaires pour avancer efficacement dans ce sens.

Valentina réfléchissait à ce qu'Alexandre venait de lui dire très naturellement, mais toute cette discussion ne semblait pas rencontrer le point principal de son affect psychologique. Elle le percevait comme un ennui, une gêne particulière, celui-ci lui évoquait un manque, un besoin latent, sans pouvoir définir lequel. Ceci se passait dans un clair-obscur de son subconscient profond ; ou plus en surface, dans son conscient qu'elle pourrait déchiffrer, appréhender, résoudre. Toute seule ou avec l'aide de son mari se demandait-elle ? Quoi qu'il en advienne, ce mal-être serait-il anodin ? Se dissiperait-il aussi facilement, sans l'avoir atteinte ? Toutes ces questions elle se les posait rapidement dans sa tête, comme si ses neurones une fois sollicités lui donneraient les véritables réponses qu'elle en attendait. Cela lui donnait un air pensif et distrait, mais Alexandre voulait croire que cette attitude était le résultat d'une fatigue naturelle et passagère qui lui passerait bien vite. Il se leva, lui fit une bise affectueuse sur son front, puis se dirigea tout droit dans son bureau et consacra quelques temps supplémentaires à son travail d'aujourd'hui.

Valentina, elle, se dirigea à pas lents vers la baie vitrée de la véranda, elle regardait à présent la nuit, la lune, le ciel, avec son lot d'étoiles scintillantes, elle pouvait y distinguer

quelques constellations, dont la Grande Ourse. Elle baissa son regard sur le port, éclairé ; sur la lumière tournante du phare flanqué tout au bout de la jetée déserte. Ce faisceau de lumière éclairait jusqu'au large la mer immense. En la regardant, Valentina s'imaginait que l'océan semblait ce soir refuser de laisser disparaître et s'engloutir les superbes reflets de sa surface dans l'obscurité de ses profondeurs gigantesques. Elle tira les beaux pans de rideaux en cretonne ; gardant en mémoire ce mirifique panorama, fit la vaisselle et se dit que demain sera un autre jour et que la soirée en présence d'Alexandre la rassurait et l'aura peut-être aidée, à dédramatiser, à bien dissiper aussi ses légères résurgences de ses traumatismes de l'enfance. Elle attendit Alexandre dans le salon, le téléviseur encore allumé et lut divers articles de journaux puis, feuilleta quelques magazines. Ses dossiers de journalisme étaient prêts et bien rangés pour demain dans son cartable. Il était vingt-deux heures quinze environ lorsqu'Alexandre revint s'asseoir près de Valentina avec la nette satisfaction d'avoir beaucoup avancé dans son labeur.

— Que dirais-tu d'un film DVD aux onze oscars, ça fait pas mal de temps écoulé depuis le dernier que l'on a passé. Ça doit remonter à un mois et demi environ.

Voyant le sourire de Valentina il se leva prendre un DVD dans la bibliothèque vitrée. C'était un meuble de très grande qualité, ils l'avaient fait faire sur mesure, en bois de chêne massif, rustique. Il était merveilleusement sculpté et prenait toute la longueur du luxueux salon dont toute la surface des murs était richement couverte de tissus tendus dont la

couleur pastel, légèrement brillante s'harmonisait parfaitement avec la couleur du vernis de la bibliothèque. C'était un film qui était récemment passé au cinéma. Tout en regagnant sa place Alexandre lut à haute voix le résumé du scénario. Valentina lui fit une bise, et se leva plaça le DVD dans le lecteur, le lança puis, à l'aide d'une télécommande éteignit la lumière et s'assit en se rapprochant de son mari.

— J'ai l'impression que l'on va adorer, dit-elle.

Pendant que la séance du film commença, Alexandre rappela à sa femme :

— Il ne faudra pas oublier de mettre le réveil à son- ner. Le film est super, mais sa durée est longue.

— J'ai lu dit-elle. Pas de soucis ; je n'oublierai pas.

Cette séance cinématographique les captiva tous deux. Pendant ce spectacle, ils avaient fait un flash Bach sur leurs sorties lorsqu'ils étaient fiancés ; souvent, ils terminaient leurs promenades en entrant au cinéma. Ils se prirent la main à un moment et Valentina appuya légèrement sa tête sur l'épaule de son cher mari. La soirée qu'ils passèrent en amoureux leur rappela ces temps à l'eau de rose ; épris de cette nostalgie, ils allèrent se coucher. Valentina avait alors à peine vingt et un ans et demi environ et Alexandre environ sept de plus.

Leur première rencontre remontait à peine à un peu plus d'un an avant leur mariage ; c'était la fin d'août. Elle venait de terminer ses études de journaliste à Toulouse et lui, quelques semaines auparavant, avait obtenu son premier

contrat d'embauche à Perpignan dans sa profession d'architecte. Ils se rencontrèrent pour la toute première fois à un hôtel Palace d'Argelès-Gazost. Elle revenait d'une visite au parc animalier d'Argelès-Gazost. Un magnifique parc situé à environ quatre cent quinze kilomètres de leur domicile actuel. Valentina à cette époque habitait Toulouse ; Alexandre lui résidait à Perpignan. Avant de séjourner à l'hôtel, il s'était tout spécialement déplacé à Tarbes pour une étude pratique d'un contrat de construction. Valentina qui voulait décompresser après avoir bien bûché et réussi son examen avec mention s'était offert un séjour bien mérité de cinq jours dans cet hôtel quatre étoiles. Au quatrième jour de son séjour ; tôt le matin elle s'appêtait à quitter le hall d'entrée de cet établissement de renom. Elle regarda l'heure sur sa très jolie montre, de grande marque, incrustée de Diamélite. Elle se leva calmement de devant la large table marbrée ovale, largement cerclée de métal doré, sur laquelle lui avait été servi par un serviteur en uniforme un généreux café crème de grande qualité. Ce petit-déjeuner était complet richement servi avec vaisselle et couverts de luxe. Les paniers d'argent contenaient pains, croissants et pains au chocolat chauds. Un ravier en argent polissoiné contenait des carrés de chocolat noirs ainsi que des chocolats de luxe provenant d'une chocolaterie artisanale de renom. C'est avec un bon appétit que Valentina avait profité de cette consommation matinale bien opportune, car pour ce jour elle avait prévu de faire une longue sortie de loisirs et de découvertes, dont elle n'imaginait pas encore qu'elle allait lui réserver une surprise et un nouveau tournant dans sa vie de jeune femme. Elle contourna la chaise épaula son sac de cuir, elle se l'était offert juste le lendemain après qu'elle

eut pris connaissance de la réussite à son examen. Cette maroquinerie ne vendait des objets que d'une seule et même marque dont la célébrité avait connu une excellente réputation depuis sa création remontant au tout début du siècle passé. Elle marchait à présent sur le sol de marbre Napoléon rosé du très spacieux hall d'entrée. Tout le long sur chaque côté, de grandes et très larges baies vitrées décorées de larges et épaisses tentures vert amande étaient tenues par de gros cordons à pompons. Chacune de ces baies était encadrée par de larges piliers rectangulaires tous de marbres. Sur le haut des deux magnifiques rangées de piliers des courbes architecturales en formes d'ogives, toutes réalisées dans un riche style oriental ; des sculptures et des dorures les re liaient entre eux. Ils se prolongeaient pour former l'ensemble du merveilleux haut plafond évoquant par ses ogives un style byzantin pur, ou les couleurs claires et dorées délimitant les immenses rosaces par des traits noirs donnaient l'impression de se trouver dans un palace des mille et une nuits. La splendide fontaine intérieure de style marocain que croisait actuellement Valentina affirmait d'autant et plus la classe de ce décor oriental. Son large et épais bassin circulaire dont les hauts et fins jets d'eau éclairés par un système sophistiqué, créant des variances de couleurs alternatives et multicolores, retombaient autour d'un mélange de fleurs de lotus et de magnolias. Des diffuseurs de parfums tout autour dissimulés au sol exhalaien t entre autres d'extraordinaires fragrances de jasmin et de santal. D'autres jets d'eau retombaient au sol dans un autre bassin à très large circonférence et les éclaboussures argentées étaient éclairées de couleurs donnant une impression d'allumage de feux de Bengale. La

musique ambiante était une musique douce et classique. Ce lieu était un ravissement autant pour les yeux que pour le bien-être.

Valentina croisait au passage quelques rassemblements de fauteuils de cuir extrêmement confortables. Ils étaient par quatre disposés autour de tables basses et ovales dont les dessus de chacune de celles-ci, en métal doré et brillant, étaient recouverts d'une très épaisse vitre de verre. Le sol, maintenant sous les pas de Valentina, délimité par une large bande de marbre beige en arc faisait transition avec un nouvel espace moderne aux tons beiges, aux lignes pures, dont le large plafond ; aux lignes géométriques et hexagonales en bordure de mur ; était soutenu vers son très large milieu de deux rangées de poteaux espacés et alignés jusqu'au niveau du long guichet derrière lequel se trouvait un groom en uniforme. L'harmonieux éclairage apportait au standing un confort doux et très feutré que les superbes sculptures modernes sur fond blanc décoraient superbement. Banquettes de cuir circulaires et capitonnées et petites tables se trouvaient là pour bien accueillir le mix clientèle. Ravie de cette sensation d'élévation de classe et de profit que lui procurait cet établissement depuis quelques jours déjà ; ce standing n'était pas qu'un simple appareil ; les chambres étaient luxueuses et le confort ne manquait d'aucune prestation à envier tellement leurs standings méritaient les quatre étoiles que l'hôtel possédait. La veille ; en milieu d'après-midi, elle s'était pour ainsi dire régalingée dans la piscine chauffée aux sous-sols de l'établissement ; bénéficiant de services équivalents à une balnéothérapie de luxe, avec bains chauds et saunas. Elle sortit par une porte à ouverture automatique et déjà de bon matin la tiédeur de

l'atmosphère promettait une chaude journée. Elle attendit à un abribus le passage d'un bus navette qui faisait terminus au parc animalier des Pyrénées et, un service régulier de transport terminait à vingt et une heures trente, ce qui lui laissait amplement le temps de profiter pleinement de sa journée sans se soucier, ni se presser pour son retour à l'hôtel. Lorsqu'elle monta, la navette était mi-pleine. Elle s'assit côté fenêtre et le chauffeur prit la départementale en direction d'Argelès-Gazost, prit ensuite la voie rapide qui aujourd'hui n'avait que le nom de rapide ; la circulation leur demandait des arrêts fréquents et les ralentissements leur permettaient tout au plus de rouler à une moyenne de quarante-cinq kilomètres-heure. Quand bien même cela impliquait un retard sur l'heure d'arrivée prévue elle arriverait, toutefois, juste après quelques petits quarts d'heures de l'ouverture du parc. Tournant à droite au premier rond-point, plus loin passage du nouveau rond-point puis, bifurcation de la navette sur la seconde voie à droite et la voilà arrivée.

CHAPITRE II

Le parc animalier était aussi surnommé « La colline aux marmottes » du fait que les marmottes y sont très nombreuses et si peu farouches qu'elles se laissent caresser. Elle descendit du véhicule se trouva aussitôt parmi une quantité de gens qui venaient tout comme elle découvrir, admirer. Elle fut ravie dès le premier regard qu'elle porta sur son environnement. Elle admirait le paysage, le parc était placé au flanc d'une colline boisée dominant la vallée. Elle venait d'entendre le guide du groupe qui donnait comme indication que le magnifique parc s'étendait sur une vaste superficie de quatorze hectares, que le parcours à l'intérieur se présentait en lacets permettant d'approcher de près les animaux, qui semblaient libres et dans un cadre peu sauvage. Lorsque le guide eut terminé son petit discours descriptif, il invita les auditeurs à entrer prendre leur billet et proposa aussi pour les gens désireux d'avoir une visite complète et commentée de se présenter au point de départ qu'il fixa en lieu et en heure. Valentina se trouva en tête du groupe et ne tarda pas à obtenir son billet. Elle avait des chaussures de ville et se demandait bien s'ils feraient quand même l'affaire pour sa marche sur les sentiers, espérant bien qu'elles ne lui causeraient pas des désagréments ou des douleurs qui lui gêneraient sa sortie. Il était bien clair que l'éducation dont elle bénéficia au sein de la bourgeoisie lui avait fait adopter aussi des manières de la haute société qu'elle dut fréquemment côtoyer et sa façon de se vêtir, de se chausser en avait été fortement influencée. Sa mère Séléna de Forge, née Trovskaya avait été une fille élevée dans

une grande famille d'aristocrates ; plus tard devenue traductrice, elle épousa par la suite Richard de Forge qui après avoir été un fervent politologue fut promu au grade et aux fonctions d'Ambassadeur de Pologne, en France. Il avait rencontré Séléna en Pologne alors que cette dernière fut appelée dans le cadre de ses fonctions de traductrice à assister l'éminent politicien Richard de Forge qui prit la parole lors d'un colloque politique de haut niveau. Ils s'étaient mariés l'année d'après et sur commun accord il emmena Séléna en France, avec qui il vécut très richement dans sa somptueuse propriété héritée de ses parents : un magnifique château entouré d'un imposant parc de huit hectares, comportant un vaste point d'eau naturel, un parcours de golf, un haras avec un champ de courses. C'est dans cette riche propriété que naquit Valentina qui fut confiée dès le berceau aux soins de la gouvernante Luce qui avait été spécialement employée pour elle. Il s'ensuivit que Luce connut et fréquenta Léon Lagarde qui fut en quelque sorte le garde et le chef d'entretien du château et de la propriété. Il occupait généralement une grande partie de son temps à l'entretien des espaces verts, des jardins et du vaste potager de la propriété. C'est en s'intéressant de plus proche à ces sortes d'activités, qu'elle affectionnait tout particulièrement, que Luce rencontra Léon et que ce dernier épris d'elle et de sa beauté la courtisa ; tant et si bien qu'au bout de six mois leurs idylles et liaisons amoureuses assidues les réunirent pour la vie par les liens sacrés du mariage. Il leur fut octroyé un assez vaste appartement de fonction dans la partie Est et au premier étage situé sur l'aile gauche de l'immense château. C'est là que Valentina fut élevée et avait vécu enfant, ainsi qu'une bonne part de son adolescence. Le parc animalier qu'elle

avait là était loin de ressembler à un parc de château, il lui semblait qu'elle se fut trouvée en pleine nature et sollicitée à faire une excursion sur des sentiers de randonnée avec itinéraires balisés et se demandait bien si elle aurait le privilège de suivre le circuit pédestre jusqu'au bout, vu son équipement et ses faibles aptitudes à l'effort sportif. Grâce à la curiosité de la découverte qui l'animait, à ces quelques jours de détente passés à l'hôtel qui l'avaient à la fois renforcée physiquement et sortie de sa routine habituelle, elle percevait cette énergie bienfaitrice en elle qui toute chargée d'optimisme et de sentiments de bien-être lui faisait avancer le pas, avec bonheur et joie, vers ce monde distrayant et encore méconnu. Elle était loin de la ville, de cette concentration urbaine avec son lot d'habitations concentrationnaires, de circulations routières stressantes voir oppressantes, de sa pollution, d'une vie urbaine vécue en autarcie partielle d'avec un contexte d'étude prenant et référentiel, la liant toujours un peu plus et de façon hyper dépendante. Loin à présent de ses études exigeantes, assidues et absorbantes, au point que... Depuis qu'elle les avait commencées et jusqu'à ces examens elle ne s'était pas accordé de vacances depuis quatre ans. Elle y tenait tellement à sa réussite dans la carrière de journaliste, qu'après ses cours elle consacrait une importante partie de son temps libre à potasser, à apprendre, à essayer de parfaire ses essais, à peaufiner ses comptes rendus et devoirs, revissant assidûment les cours de la veille afin que ses notes et ses aptitudes aient le niveau requis et suffisant ; satisfaire ses propres exigences et son objectif d'être classée parmi les premiers à ses examens. Elle s'était toujours donné comme objectif de ne jamais faire les choses à moitié. Elle se sentait maintenant

loin, indifférente à tout cela, c'était du passé elle s'en sentait affranchie. Comme un esclave qu'on libère capable de savourer sa liberté retrouver sans plus vouloir se souvenir, comme si oublier serait devenir ; comme si être libre serait devenir tout à fait un autre être nouveau, différent n'ayant aucun lien avec les chaînes du passé. Quand bien même le groupe et le guide l'avaient de loin distancée, elle ne s'en souciait point, elle allait à son rythme appréciant chaque pas, détaillant les espèces de végétations, d'arbres, s'efforçant de temps à autre de les reconnaître de trouver leurs noms scientifiques et, ses capacités en la matière étaient assez élevées. Enfant, elle avait tant fait d'herbiers en compagnie de Luce, c'était une de ses grandes passions, se servant de ses livres scolaires, de sciences et de botanique. Les grandes connaissances de Léon en la matière lui permettaient parfois de lever ses doutes quant à définir l'espèce avec certitude, son nom savant. Sur le sentier, il lui arrivait de cueillir quelques brins odorants et parfumés. Elle sortit de son sac un appareil photo numérique et vu la mémoire restante disponible elle pourrait prendre des photos à volonté. Voilà qu'elle arriva au premier îlot : la grande volière. Un fantastique écosystème avec point d'eau, un monde merveilleux d'oiseaux dans l'eau, sur la berge, dans les arbres. Tant la beauté et la diversité des espèces, de leurs comportements, de la magie des couleurs fut un heureux ravissement aux yeux de Valentina qu'elle ne put s'empêcher de dire un :

— Oh !, admiratif.

S'arrêtant un moment, contemplative ; elle ôta son large

chapeau de paille, défit sa large barrette et laissa retomber sur ses épaules ses longs cheveux blonds épais et ondulés. Elle n'était pas très mince, mais assez grande, un visage ovale de grands yeux bleu clair légèrement en amande et discrètement surlignés. Une légère fossette au menton.

Une importante variété de hérons, d'autres oiseaux d'eau, dans les arbres ; des grives, des pigeons ramiers, des tourterelles des bois, des pies bleues. Toutes les listes exhaustives et détaillées de toutes ces multiples espèces ; leurs noms savants figuraient sur de larges panneaux avec les images correspondantes. En prenant des photos elle utilisait parfois le zoom pour mieux faire ressortir l'intensité et, parfois la brillance des couleurs sur l'image. Il y avait là des gens non accompagnés, des couples, des familles, dont certaines, parfois avec plusieurs enfants. S'éloignant de la volière elle put observer des cigognes blanches, de grands cormorans, des grues cendrées, des flamants roses ; des oiseaux majestueux au sol et, dans la nature encore plus merveilleux de par leurs grandes envergures et leur formation de groupe en « V », au ciel, lors de leurs migrations franchissant chaque année les Pyrénées pour rejoindre des lieux plus cléments. Plus loin deux autres volières abritant des oiseaux de jardins, des oiseaux exotiques, des oiseaux du Grand Nord confinés dans une volière intérieure climatisée pour leur éviter les grandes chaleurs estivales qu'ils ne supporteraient pas. Tous les tons colorés de ces espèces et leurs mélodies : un véritable feu d'artifice de couleurs associé à une véritable symphonie de chants. S'étant passionnée pour tout ce petit monde de volatiles à plumes, Valentina reprit la marche sur son sentier jusqu'à se trouver face à une longue et large bâtisse appelée « La galerie sauvage ». Elle y

entra, le guide s'était attardé là avec ses discours descriptifs. Réunis sous ce toit, une multitude d'espèces d'animaux naturalisés ; chacune d'entre elles était entourée d'un décor de scène, matérialisé par reconstitution de décors sauvages quasi réalistes figeant des scènes de vie animales, parfois cruelles, mais alliant l'authentique au naturel. Par la diversité d'animaux provenant de divers endroits très variés de notre vaste planète, c'était avoir le privilège en ce lieu de pouvoir réaliser, sans plus d'effort, un véritable tour du monde de la faune muséographique. Le guide sortait du bâtiment à présent, suivi de la majorité des gens. Elle leur emboîta le pas, ils atteignirent « Aqua lutra » un autre plan d'eau. Devant eux s'offrait un véritable ballet aquatique qu'animaient loutres, visons, ratons laveurs et ragondins. À la fois amusant et ravissant ce spectacle bien commenté par le guide apprenait entre autres au public que la loutre, pêcheuse hors pair, fut trop chassée autrefois pour sa fourrure de grande valeur et, pour les dégâts causés aux piscicultures, expliquant que des mesures de protection et une meilleure qualité des eaux ont permis son grand retour sur nos rivières. Quant au vison d'Amérique, considéré comme prédateur sanguinaire il fut introduit sur notre continent pour sa fourrure et, son statut oscille entre espèces tantôt chassables, tantôt nuisibles. Valentine fut fort amusée lorsqu'elle entendit que le raton laveur eut été décrit par le guide comme « Un bandit plein de charme » opportuniste, difficile à contrôler, considéré comme une espèce invasive et menaçante pour la biodiversité.

— Il n'en reste pas moins populaire dans les dessins animés et, attendrissant ! dit-il, tout en désignant un spéci-

men en pleine action.

Ce qui confirmait par la preuve, l'habitude de l'espèce de tremper ses aliments dans l'eau avant de les consommer ; ce qui lui valut son nom de raton laveur. Le ragondin n'était pas non plus trop considéré ; cet originaire d'Amérique du Sud, assez ressemblant au castor, excellent nageur, prolifique toutefois, mais considéré comme un envahisseur dérangeant, causant parfois de très importants dégâts à son environnement aquatique.

Elle prit l'initiative de quitter le groupe, reprit sa marche et atteignit le lieu où le charme était bien là au rendez-vous. Cerfs, biches, faons, chevreuils, chevrettes se montraient dans leurs grâce et beauté ; elle aperçut deux petits faons reposant dans les herbes, elle admirait leurs pattes fines, leurs pelages veloutés et roux marqués de taches blanches sur le dos, leurs très grands yeux bleus nuit, la scrutant d'un regard à la fois perçant, très doux et bienveillant, l'attendrissait et l'émouvait à la fois. Elle figea, grâce à son appareil les magnifiques images de cet émouvant spectacle. Ni le cerf avec ses ramures majestueuses ni les autres cervidés ne l'avaient autant ravie que le spectacle de ces petits « Bambis ». Elle regarda machinalement l'heure et consulta un panneau indicatif qui lui indiqua qu'il lui restait trois petites étapes à poursuivre avant de pouvoir faire une halte et s'attabler pour se restaurer. Pour autant qu'il lui fallut pas mal d'efforts pour avancer sur l'itinéraire, les sentiers bien que parfois un peu pentus étaient assez bien aplanis, mais la terre sableuse lui avait un peu empoussiéré les chaussures au-dessus de ses semelles. Un bref instant, tout en progressant sur la piste balisée, elle se remémorait

quelques moments de son examen, aussi la concentration d'énergie qu'elle avait dû fournir durant les quelques jours qui le précédait, en veillant, jusqu'à très tard la nuit, pour concentrer et maîtriser ses connaissances acquises tout au long de ses cours de formation et de son travail régulier. Malgré l'appréhension de l'échec, l'émotion qui avait commencé à la gagner devant ses sujets d'examen, accélérant les battements de son cœur, provoquant un léger tremblement de ses mains ; elle s'était malgré tout persuadée de ne point céder au trac, ni à donner à ses émotions le libre cours de pouvoir se transformer en panique ; ce qui aurait pu gâcher bien fâcheusement ses résultats. Elle revoyait la salle emplie, les petites tables bien alignées ; l'examineur déambulant dans la salle le long des allées. Elle se revit transportée deux semaines plus tard devant le tableau des résultats, lisant son nom figurant sur une liste à part, classée parmi les très rares candidats ayant obtenu une mention très bien. Ce fut le son de sifflements inconnus qui la rappela à son environnement actuel. Elle franchit une légère pente sur une trentaine de mètres et se trouva face une sorte de petit plateau ouvert parsemé çà et là de petits rochers entourés d'herbes basses, de fleurs jaunes, blanches et roses. S'y trouvaient également de beaux arbres, troncs d'arbres, des cavités de terriers creusés çà et là. Tout un rassemblement de marmottes était présent sur un espace, comme il est presque impossible d'en côtoyer en pleine nature ni d'approcher, sans les faire fuir. Ici au contraire Valentina pouvait constater qu'elles se laissaient approcher. Certaines creusaient, relevaient des roches avec leur petit museau. Bons nombres d'entre elles se tenaient debout, leurs petits poings fermés à hauteur de leur bouche. En approchant Va-

lentina pouvait lire qu'au début de notre siècle il n'y avait plus de marmotte dans le massif et que ce mammifère avait été réintroduit dans les Pyrénées en mille neuf cent quarante-huit. Animal appréciant les prairies bien ensoleillées entre mille et deux mille mètres d'altitude. Elle vit des enfants assis sur des rochers, à leur affaire, heureux, se surprenant eux-mêmes à voir les marmottes gesticuler, approcher des friandises qui leur étaient destinées, jusqu'à grimper sur les shorts et les pantalons de ces bambins exprimant leur joie et les plus petits leurs appréhensions à ce gentil mammifère que certains d'entre eux rencontraient pour la toute première fois. Il y en avait quatre parmi elles debout, qui s'étaient vu offrir de belles carottes qu'elles tenaient serrées dans leurs pattes et qu'elles grignotaient en concert, continuellement et bruyamment, de leurs incisives bien aiguisées. Leurs yeux brillants et leur pelage doux, volumineux et soyeux leur donnaient l'aspect de véritables et merveilleuses peluches animées. Valentina en fut ravie et elle s'approcha encore plus près des enfants qui jouaient avec ces petites créatures et semblaient complètement absorbés dans leurs rêves. Elle surprit une petite fille qui parlait sérieusement à l'oreille d'une marmotte :

— Si tu veux, je t'emmène, avec moi, à la maison ; j'ai plein de jouets chez moi, on pourra même jouer à la dînette.

Valentina se baissa en voyant ce spectacle à la fois angélique et naïf et le regard inquisiteur de la petite fille, comme si l'animal qui la regardait en se frottant le bout du museau allait lui répondre. Elle prit une photo sur le vif puis

caressa la tête de cette petite. Comment ce temps d'insouciance pouvait autant vite passer se disait-elle à l'instant ; puis elle entendit ses parents l'appeler par son joli petit prénom :

— Candy, Candy !

La petite se précipita vers ses parents et laissa Valentina, en compagnie du petit animal qu'elle caressa, très surprise par l'affectivité que lui témoignait cette très belle marmotte ; ce qui la laissa toute chose, car elle avait conscience que dans les alpes, par exemple, les marmottes à l'état sauvage s'avertissaient entre elles par des sifflements, si elles entendaient d'autres animaux ou personnes étrangers, afin d'échapper à toute approche suspecte qu'elles considéraient comme un véritable danger. Sur ces petits moments touchants et nostalgiques, encore toute sensible qu'elle l'était à cette étonnante affectivité ; elle appréciait ce contact inédit et puéril, la rapprochant de la nature, du monde des enfants qui l'émouvaient, à tel point, qu'elle n'aurait su dire pourquoi, elle sentit en elle à la fois un sentiment de nostalgie inexplicable et un grand vide ; peut-être à cause de certaines similitudes, liants des situations entrent-elles. Tout à coup, elle se remémora clairement le temps où toute petite fille elle se trouvait en compagnie de sa chère Luce devant une grande cheminée allumée ; les bûches sur les braises qui crépitaient, et que deux petits chiots labrador, très mignons, étaient à leurs pieds dans un panier d'osier avec de hauts rebords et, qu'elle essayait, tout en les caressant, de leur faire déguster de ces bons biscuits bruns qu'elle avait spécialement mis de côté pour eux, depuis son petit-

déjeuner. Luce la voyant ainsi, avait posé délicatement son tricot sur le large accoudoir du fauteuil en velours sur lequel elle était assise et était venue lui dire des gentillesses dans l'oreille, l'avait délicatement embrassée sur la tête. La regardant avec tendresse elle lui donna, avec le sourire, un fameux caramel au beurre salé de Bretagne entouré d'un beau papier papillote dorée-brillant. La fameuse marque de cette maison traditionnelle française de caramels Guella remontait à mille neuf cent vingt.

Le bruit des enfants, leurs bras nourriciers qu'elle voyait se lever dissipèrent son souvenir et elle poursuivit allègrement son chemin, enchantée de tout cela. Ce n'était guère plus le manque de patience qui l'incitait à quitter ce charmant endroit, mais plutôt les efforts physiques de sa marche qui lui avaient ouvert l'appétit et un peu tirillé l'estomac. Elle se trouvait quelques petites minutes plus tard dans un petit microcosme de nature adapté, un espace grillagé lui permettant de détailler de près un lynx allongé sur une branche, le regard espiègle et transperçant, des oreilles pointues, poilues et touffues au bout, une fourrure rousse mouchetée de noir. À part étaient des renards, qui lui évoquaient en les regardant, la ruse la patience la souplesse. Des animaux pour qui, somme toute, elle n'avait trop guère de sympathie, car ils lui évoquaient un effet chasseur, nocturne, sournois qui la répugnait un peu. Peut-être une sensibilité personnelle, mais bien féminine. Lorsqu'elle arriva quatre minutes plus tard à l'îlot suivant, elle fut très étonnée de voir une quantité d'ours debout en train d'essayer d'attraper directement avec la bouche des victuilles que les visiteurs leur envoyaient. Ils se rattrapaient bien de leur sommeil hivernal de décembre à mars durant lequel ils ne

s'alimentaient pas. Ces beaux animaux semblaient en parfaite santé et très bien s'accommoder de leur décor et pouvaient tout autant profiter du grand bassin d'eau artificiel dont le décor rocheux, les cascades et la végétation de proximité lui donnaient l'effet d'un véritable petit lac de montagne. Les ours ne manquaient pas de s'y rafraîchir puis de sortir en se secouant et d'aller sécher leur épaisse fourrure au soleil qui était bientôt à son zénith et dans un ciel limpide presque sans nuages. Elle regardait les gens et les enfants qui étaient tout proche du mur surmonté de trois fils barbelés. Elle remarquait leur allure générale, une bonne majorité d'entre eux étaient vêtus de tricot manches courtes, sans manche, de short, de casquette, de chemise légère sortie dessus leur pantalon ou sur leur jupe. Ils étaient presque tous chaussés des chaussures de sport, des baskets et nombres d'entre eux portaient des sacs à dos. Valentina se compara soudain à eux et se trouva tout à coup excentrique, différente et bien à part. Elle se dépêcha de reprendre son chemin et la voila enfin arrivée à la ferme du Parc. Au fur et à mesure qu'elle avançait, elle semblait quitter un domaine public et entrer dans une propriété privée de campagne. Elle franchit l'entrée et se trouva dans une grande cour de ferme pavée. Des poules, des oies des coqs de couleurs, des dindes, toutes les belles volailles fermières en liberté que l'on pouvait imaginer, s'y trouvaient. Celles aussi qui, engraisées dans les campagnes font souvent office de repas pour les paysans, les repas de fêtes. Il y avait d'autres volailles en plus grande quantité, cette fois, faisant l'objet d'un élevage. Les oies se mirent à cacarder, glousser, siffler. Certaines cacardaient becs ouverts tout en avançant, le cou tendu et en avant, leurs ailes étirées vers l'arrière. Plus au

fond du décor, elle voyait un second bâtiment, quelques dépendances composant l'ensemble du corps de ferme qui comprenait aussi une cafétéria et une auberge. Près du coin droit de la vaste bâtisse construite toute en pierres rustiques, se trouvait un long abri bois couvrant par le dessus une haute et longue rangée de belles bûches destinées au bois de chauffage. À côté, une grosse meule de paille bien jaune était couverte du même toit. Tout à proximité un petit cabanon de bois comprenant des outils dont des pelles, râtaux de fer, aussi de bois à large penne. Des rouleaux de ficelles ; des sceaux, etc. tout un attirail d'outils nécessaires à l'entretien animal et végétal dont un très grand potager grillagé que Valentina pouvait apercevoir et admirer sur sa gauche. Derrière elle faisant face au corps de ferme principal, un vaste et haut hangar comprenant trois tracteurs de différentes marques, tailles et couleurs. Un d'entre eux était vert rutilant, très haut et semblait neuf. Il avait à l'arrière quatre roues et semblait très puissant. Il y avait là aussi des outils de tractage, des herbes, des charrues de labourage, des ameublisses, des décompacteurs à crochet, à rouleaux ; ainsi que d'autres nombreuses machines agricoles dont une vendangeuse mécanique et une belle moissonneuse à admirer. Ce qui attira plutôt l'attention de Valentina c'était la simplicité de l'endroit, le côté vivant du lieu qui l'attirait ; elle s'attarda sur le petit manège des poules pondeuses autour et dans le poulailler. Elle s'en approcha remarqua les quelques nids ; dans certains, des œufs tout frais réunis dans le fond parfois par trois, encore tout chauds avec quelques petits brins de paille envoyés çà et là, par le dessus, par quelques pondeuses qui faisait de vifs mouvements de pattes pour découvrir et picorer quelques grains de blé tombés de la

mangeoire. Une grosse poule pondeuse était en train de glousser dans son nid attrapant de son bec quelques brindilles de paille pour mieux rehausser et épaissir le pourtour du nid douillet. Certainement un œuf de plus au poulailler, car maintenant elle caquetait fortement. Des petites chèvres s'étaient approchées de Valentina avec des petits bêlements. Elle avança en contournant la largeur du bâtiment, elle distingua un très bel et vaste espace vert, discrètement délimité par une clôture verte avec une ouverture pratiquée par un portillon en bois verni, presque en face d'elle. Elle le franchit et aussitôt, le portillon se referma automatiquement par petit système de ressort. Un petit spectacle féerique s'offrit à ses yeux. Des lapins en liberté, des paons aux merveilleux ramages, des perroquets aux couleurs chatoyantes sur des branches de petits arbres. Sur sa droite proche de la clôture, des arbres fruitiers, un petit bâtiment aménagé servant de maison à une quantité d'animaux nains ; nombre d'entre eux se trouvaient au-dehors, se prélassant, broutant, dont des vaches, des chevaux, des ânes, des chèvres, des porcs, des volailles. Un petit monde animal nain et bien vivant ; du jamais vu pour Valentina qui se demandait bien pourquoi si peu de visiteurs et seulement quelques enfants dans les alentours. Lorsqu'elle rejoint le second bâtiment du corps de ferme, elle comprit ; c'était une auberge de la ferme pour satisfaire les appétits des visiteurs leur proposant des plats principalement réalisés avec des produits locaux et des ingrédients, dont des légumes bio de la ferme. Elle eut à peine franchi le seuil qu'elle perçut dans la vaste salle du restaurant une grande animation, des bruits, des discussions ainsi que mouvements rapides du personnel de service qui servait derrière le guichet du self-service et ceux en uniforme qui

assuraient diligemment le service de table. Elle sentit une sorte de pression l'envahir et alla droit au libre-service se composer un plateau-repas avec salade et plat principal, boisson fraîche et demanda à la caisse qu'on le lui apporte dehors sur la terrasse attenante. Celle-ci était bien moins fréquentée par la chaleur qui y régnait, mais il suffisait d'ouvrir le parasol couvrant la table choisie. Il y en avait des rectangles en bois massif, dont certaines avec des bancs fixes. D'autres circulaires et plus petites étaient bien suffisantes pour accueillir deux personnes. Valentina en choisit une parmi celles-ci et ouvrit le parasol avant de s'asseoir.

Elle s'installa face à la verte nature, elle avait en fond de paysage de très belles collines boisées. Elle déposa son chapeau et son sac sur l'autre chaise qu'elle plaça près d'elle. Elle sentit un léger courant d'air bienfaisant et moins chaud que sur son parcours et respira profondément avec satisfaction. Sur le moment le garçon vêtu d'un pantalon noir, d'une chemise blanche avec une serviette sur l'avant-bras arriva avec le plateau qu'il déposa délicatement devant elle avec une formule de politesse de circonstance :

— Bon appétit, Madame.

— Je vous remercie bien, Monsieur. Je prendrai tout à l'heure un sorbet fraise vanille.

— Bien Madame, dit-il avant de disparaître.

Elle sentait une légère douleur musculaire aux jambes et au dos. Elle apprécia de fait le repos et son repas en plein air. En attendant son sorbet, elle sortit sa petite poudrière à miroir et constata qu'elle avait pris de bonnes couleurs. Elle dégusta ensuite son sorbet et sa gaufre. Se sentant

parfaitement bien, elle se dit que tout compte fait il valait mieux arrêter là son parcours dans le parc dans cet état que de rentrer surmenée, alors que pour elle le but était de profiter certes, mais de bien se relaxer pour compenser des fatigues et des stress de son année d'étude. Avant de repartir elle passa aux lieux d'aisance et profita de bien se rafraîchir le visage et l'arrière du cou. Elle passa sur ses lèvres une petite couche de rouge à lèvres hydratant et reprit allègrement le chemin de retour qui lui fut très agréable. Elle acheta un objet souvenir proche de l'entrée du parc et, la navette de retour qu'elle attendit une bonne vingtaine de minutes la ramena proche de l'hôtel.

C'est satisfaite et heureuse qu'elle franchit, de retour, le seuil du luxueux hôtel. Il y avait sur son passage un homme assis sur une des banquettes capitonnées, tenant en main un journal qu'il baissa doucement sur son passage et salua Valentina d'un bonjour franc avec un sourire et des yeux pétillants qui laissa supposer qu'il fut tout à la fois surpris et ravi de rencontrer de façon inattendue une si jolie créature.

— Bonjour, Madame, Mademoiselle ? dit-il gentiment.

— Bonjour, Monsieur, répondit-elle tout simplement et très posément, évitant d'ouvrir le dialogue avec un inconnu.

C'était une très belle femme, mais elle n'avait pas vraiment conscience de sa grande beauté. Elle était de nature assez méfiante et surtout sérieuse. Dans la noble société où elle avait vécu, les mariages étaient souvent des arrangements entre famille, titres et richesses. Elle aussi s'était quelque peu imprégnée de la bourgeoisie dans laquelle elle avait grandi. À la différence près ; qu'elle avait plus ou

moins rompu avec ce milieu, pour devenir autonome et s'en affranchir, cela faisait aussi partie du but qu'elle s'était assigné. Elle avait toujours pensé qu'il manquait à tout ce beau monde embourgeoisé de la véritable sincérité, la faculté d'être vraiment authentique avec eux-mêmes. Elle leur reprochait aussi d'être peu sensibles à la pauvreté, à la souffrance humaine, notamment celle des classes plus prolétaires, de les considérer, à son contre gré, comme faisant partie d'une catégorie humaine leur étant inférieure. Elle véhiculait également une rancœur profonde qu'elle nourrissait depuis longtemps envers ses parents naturels, leur reprochant d'avoir vraiment trop privilégié leurs propres carrières au détriment de leurs devoirs de parents envers elle, leur unique fille ; de s'être longtemps senti lésée à cause tout ceci. En fuyant, elle avait voulu se différencier, se connaître, être autonome pour ne plus être dépendante de son passé, mais réussir à construire un avenir à son goût, avec ses propres exigences.

Pour elle, et cela avait été l'avis partagé de par l'enseignement de Luce, qu'une relation amoureuse se devait d'être pure, sérieuse, mais passionnée, ayant pour objectif premier de parvenir à former un foyer de qualité, stable et heureux pour la vie. Mais ce n'était pas son souci premier ; elle ambitionnait avant tout de réussir une grande carrière de journaliste ; voyager ; après tout, elle avait tout juste vingt ans et onze mois ; elle était jeune. Elle pensait qu'elle aurait le temps d'y réfléchir, très sérieusement, mais seulement bien plus tard. Elle ne savait réellement pourquoi, mais elle avait la sensation de posséder au fond d'elle, une joie toute neuve, mais persistante qui l'éclairait, lui donnait plus d'assurance et de confiance en elle. Par l'importance

qu'elle donnait à son diplôme qu'elle avait d'ailleurs mené avec elle, elle se trouvait toute persuadée qu'elle mettait enfin les pieds aux portes de son avenir avec enfin la proche réalisation de ses rêves. Avec beaucoup d'optimisme, elle se projetait dans une joie de chaque instant, ce temps lui paraissait inédit et savoureux. Elle possédait maintenant le bagage suffisant ; la clef nécessaire pour entrer dans la vie active, en profession, celle qu'elle avait toujours ambitionnée et chérie. Elle monta dans l'ascenseur, ouvrit son épaisse porte grâce à une carte magnétique, entra déposa son chapeau sur le porte-manteau et, sans hésiter se dirigea dans sa chambre. Bien que sa ballade l'ait réellement ressourcée, elle ressentait également une certaine lassitude et fatigue, le besoin présent de s'allonger, de connaître le confort d'un lit douillet et confortable. En s'allongeant elle souffla, elle eut le sentiment de se libérer elle-même et, encore un peu plus de sa vie passée et du fardeau de ses études théoriques qui lui avaient pris beaucoup d'énergie. Au bout d'une petite demi-heure, elle s'offrit un bain moussant parfumé, qui lui porta un véritable apaisement. Il lui semblait qu'elle était devenue tout à la fois détendue, légère et, se sentait comme enivrée de douceur et du parfum fleuri du bain. Ses petites courbatures l'avaient aussi quittée. Enrobée dans son épais peignoir d'éponge elle versa de l'eau de la bouilloire dans un petit mug coloré, ajouta un sucre, une cuillère de café lyophilisé et le contenu d'un petit sachet de lait en poudre. Elle mélangea le tout, puis s'installa un peu distraite devant le téléviseur. Éprouvant soudainement un sentiment gênant de solitude, elle réfléchit à ce qui lui restait comme relationnel amical dans sa vie. Elle se dépitait à les compter, hélas, sur le bout des doigts. Il lui restait bien quelques amies,